

Palettes et appareil

EMMANUELLE BORNE

Est-il déplacé de mettre en lumière ornements et motifs au moment où la France, tous les samedis depuis plus de quatre mois, est balayée par une vague jaune qui crie son rejet des icônes ? Sans doute, si l'ornement était resté un signe distinctif d'opulence. Mais il a, depuis, été démocratisé par la révolution industrielle, avant d'être condamné par les modernes, puis sublimé – jusqu'à la caricature – par les postmodernes... Et aujourd'hui ? Quand il ne sert pas de cache-misère, il permet de s'adresser au plus grand nombre tout en se faisant, de plus en plus, l'expression d'une créativité méprisée. À entendre les architectes, l'ornement – trop souvent cantonné à la démultiplication d'un même motif sur une surface plane – est tout ce qu'il leur reste quand leur maître d'ouvrage, s'arrogeant le droit de malmener les plans, leur « concède » toute liberté quant au dessin de la façade, qui devient de fait l'ultime espace de création. Alors elle se fait acte de résistance, bastion contre la standardisation, du logement, de la ville. Il est de bon ton, en ces temps de crises sociales, de condamner les bâtiments parlants au profit d'architectures dépouillées. Mais faut-il mettre dos à dos, en plaidant pour les premières, les architectures de palettes et les constructions plus iconiques ? L'architecte Roger Anger, chantre du détail s'il en est, disait de la beauté en architecture qu'elle a « *le pouvoir d'éveiller la conscience* ». Ultime recours contre la standardisation, l'ornement est aussi une arme de choix pour lutter contre la paupérisation de la pensée.